

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Chambres Claires-obscur

Paul Chanel Malenfant

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malenfant, P. C. (1999). Chambres : claires-obscur. *Liberté*, 41(6), 60–63.

PAUL CHANEL MALENFANT

CHAMBRES : CLAIRES-OBSCURES

Vous êtes solitaire comme une chambre abandonnée
En plein midi dans l'ombre des objets délaissés
Le jour y entre quelquefois

Éric Brogniet, *Dans la chambre d'écriture*

Ainsi va la phrase, veillée dedans par ta parole.

François Tétreau, *Chambre de lecture*

Il s'agit d'abord de tracer les fenêtres dans le vide du vent, de placer devant l'une d'elles une fougère d'enfance : histoire d'emmêler du vert aux parfums fauves qui viennent de la mer. Deuil et cœur ouvert. Sur les rayons, les livres en silence continuent de s'écrire. Sur la table, l'abat-jour déporte les ombres, les souvenirs, le sable qui coule entre les doigts. Fin d'octobre et fin du monde quand le soir s'assoupit sur la lueur, quand les ombres à leurs ombres se confondent. Inlassablement, parmi les billes et les cailloux, tu tournes dans ta bouche le mot *mélancolie*. Dans le jardin : des traces de pas, un oiseau enseveli et la musique que ne font plus les coquillages abandonnés.

Inodores, imperceptiblement bougent les hydrangers.

*

C'était une chambre de bois de cèdre, une chambre sonore à peine où vacillait encore l'âme capiteuse de la grand-mère. Fouillis de mousseline. Reflet furtif du face-à-main d'argent. Vague odeur de naphthaline et de fourrure. J'écris un poème à la mine de plomb. HB. J'assiste ici à ma naissance comme un fils qui ne sait rien de la chair des femmes, ni du Verbe fait chair, ni du sang propulsé des mères sur toute la face du globe. Je viens au monde parmi les insectes. Et les nuages et les fossiles. Mon cri se brise contre des tympanes de pierre ponce tandis que ma mère, assise, repasse des plis : de linges et de chemises. De pivoines, de surplis. Je ne sais rien du désir, ni de la pensée de Dieu si fragile aux pétales des missels. Mon père lève le poing sur la misère du monde. Mes sœurs sourient. Harmonicas. Je n'ai encore rien appris de la mort, de ses plaies fumantes dans les tranchées des vieux pays. Je n'ai rien vu des oiseaux, flambant nus, et qui renaissent de leurs cendres. J'aperçois le jour, lumière du petit jour qui ouvre les bouches d'ombres, allume les orgues et les vêpres. Je dis villes et voyelles. Et je frémis à la sortie du noir, sur le visage convulsé de cette femme, ma mère, qui avance à tâtons sur le siècle décapité.

*

Elle disait : « la chambre au piano » et la langue maternelle chavirait dans des musiques d'aube. Portraits de famille sur l'acajou : les faces multiples de la mort entre l'ivoire et le sépia. Elle disait encore, mauve aux joues : « il faut toucher aux morts pour qu'ils ne reviennent pas ». Je retiens mon souffle, soufre et bougie, et le geste d'écrire de l'ongle sur le givre de la vitre. Ni deuil ni prière. Les mouches à feu se consomment sur le globe terrestre. L'enfance se tait, à genoux, dans les confessionnaux. Sur le

rebord de la fenêtre, les poissons rouges, néons de nuit, clignotent dans l'aquarium. Odorant, le dahlia remue, sexe ouvert. Je rêve au froissement du papier journal entre les mains de mon grand-père (samedi, encre d'imprimerie...), à la saveur du pain de mie, aux noisetiers acides aux doigts. Il s'agit de ne plus penser à rien, de ne faire semblant de rien comme les passants qui pensent, entre les pierres, aux cimetières. Taire la soif. Pleine peau et cœur saignant.

Tu apprends ainsi que dans les limbes, infiniment, toute la lumière est grise. Ultime. Et infaillible.

*

Dans cette chambre d'eau douce, tu n'as pas eu le temps de parler à ton père. Sur son visage, l'encre et l'ombre se sont confondues. Il n'y a pas eu de dernière phrase, ni souvenir d'enfance, ni récit de voyage. Le seul travail de la cendre. La main muette de l'adieu. Un petit renard roux est accouru dans la mémoire avec le mai des pommiers en fleurs dans le jardin. Les nuages étaient très bas comme des linges d'odeur sur la ligne d'horizon. Jusqu'à quand tes yeux ont-ils retenu la lumière avant de basculer vers nulle part ? Pendant combien de temps tes mains se sont-elles données l'une à l'autre avant d'étreindre le vide ? *Dies irae*. Je suis ce fils à genoux sur le seuil du monde, à perte de vue dans les limbes où les âmes à leurs âmes se confondent. Des effluves. Des sillages. Ton nom de père qui ne parle plus à voix basse parmi les hirondelles et la rhubarbe. Ton violon tu sur la petite ville au front de mer. Les écureuils pour toujours en allés. Et les baisers qu'entre hommes, les hommes se refusent.

Toute la face cachée de Dieu sur le tain des miroirs. Le souffle du fleuve s'éteint avec ton souffle. Et c'est l'extrême nuit sous les paupières.

*

Je vous aime *chambres* quand l'insomnie des livres vous tient allumées comme des lampes et que le cœur cesse de battre, silencieux, sous les abat-jour. Une ville, ses fièvres. Le bleu des blés de mer à l'abandon. Tu dessines des lucarnes, des volets, des vitraux. Des seins de filles aux marges des missels.

Et tu te souviens soudain du parfum de l'encens, des lampes rouges du sanctuaire, des doigts de la grand-mère crispés entre les grains de cristal de roche. Aumône, pitié des prières. Le chant grégorien comme une musique de mélancolie. Les angelots de plâtre rose soupirent derrière l'épaule avec des gestes de jeunes vierges.

Alors, je vous écris *chambres* quand le souvenir vacille entre la fontaine et la colombe ; quand tourne au vent la page du livre comme une clef dans la serrure et que les automnes à venir (déjà ?) sont comptés sur les jointures.

Nostalgies. La lumière de la cire sur les parquets de bois franc, le marin tatoué sur la boîte de tabac, le cœur saignant sur les images pieuses, les cheveux d'ange dans l'arbre de Noël... *Tu es poussière...*

Pour l'abandon des choses, des lieux dits dans les journaux intimes, tu retrouves les voix de pleureuses sur la détresse de la terre : des doigts coupés sur les bagues et des fœtus arrachés... Et le corps du père dans la mémoire, durable, telle une pierre de gisant.